

E I N A R M Á R G U ð M U N D S S O N

UN ÉTÉ NORVÉGIEN

*Roman traduit de l'islandais
par Éric Boury*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

La couverture d'*Un été norvégien*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Passamyndir

Ce livre a été traduit avec le soutien de :



Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission Européenne.
Cette publication reflète seulement les vues de l'auteur
et la Commission ne saurait être tenue responsable
de quelconque usage des informations qu'elle contient.

Cofinancé par le
programme Europe créative
de l'Union européenne



© Einar Már Guðmundsson, 2017.
Published by agreement with Forlagið, www.forlagid.is.
© Zulma, 2020, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Un été norvégien*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



PREMIÈRE PARTIE

I

Depuis plusieurs jours, je suis hanté par la montagne ou plus exactement par le souvenir de mon été dans les montagnes. Un été norvégien, c'est ainsi que je l'ai baptisé. Chaque fois que ce lieu et cette saison me reviennent en mémoire, je pense aussitôt à *Pan*, le roman de Knut Hamsun, et je pense également à l'amour.

Ceux qui connaissent cette œuvre comprennent ce que j'entends par là. Ceux qui ne la connaissent pas le comprennent aussi. Là n'est pas l'important. La plupart des gens pensent à l'amour sans avoir lu *Pan* ni même aucun livre. Ce n'est pas dans la littérature qu'on trouve l'amour, disent les sages, qui écrivent ensuite de longs traités où ils analysent ce sentiment. Or l'amour est au centre de tout.

D'ailleurs, ce ne serait pas drôle si le monde était conforme à ce qu'on en attend, si chaque individu était en accord avec lui-même et s'il n'y avait aucune contradiction entre nos paroles et nos actes. C'est une évidence. Même si *Pan* finit mal et si chacun est au

courant des tristes dérives de Knut Hamsun.

Je pourrais écrire un long traité sur la question, mais je préfère m'abstenir. J'ai jadis rédigé sur cet écrivain un mémoire qui s'est perdu depuis longtemps. Ce que j'essaie de vous dire, c'est que cet été-là, l'amour était partout. C'était un nuage blanc dans le ciel limpide, un oiseau en plein vol, un train filant à toute vitesse, il était dans tout ce que mes yeux voyaient.

Je plonge mon regard dans celui de l'amour, je lui tiens la main, je sens ses lèvres. Il se penche sur moi. Ses cheveux caressent mon menton et je ferme les yeux. Le soleil scintille sur la mer et nous voguons vers l'île, l'archipel de l'amour. Je repense à tous ces hasards qui rapprochent les gens, et qui n'ont peut-être rien de simples coïncidences, mais créent une atmosphère, ou même définissent un principe naturel, comme si tout était écrit d'avance.

C'est le souvenir que j'en conserve, et je n'ai rien oublié. Non, je n'ai rien oublié en dehors de ce qui a déserté ma mémoire, et cela, je ne saurais évidemment me le rappeler. Je ne me rappelle d'ailleurs plus qui a dit ça, une femme de l'est de l'Islande ou un philosophe célèbre. Qu'importe.

Je n'attendais rien. J'ai été pris au dépourvu et, si tant est que j'aie compris quelque chose, ce n'est que plus tard. C'est ainsi que fonctionnent les souvenirs. Ils nimbent l'autrefois de soleil et de lumière, y compris sous la pluie.

La pluie est d'ailleurs arrivée plus tard dans l'été, il n'avait pas plu autant depuis un siècle. Depuis cent

quarante ans, disaient les météorologues. Peut-être parce qu'ils n'étaient pas capables de remonter plus loin dans le passé. De toute manière, ça n'aurait rien changé.

Je me souviens de ce jour où, devant la vitrine de la librairie qui fait l'angle de la rue juste à côté du Palais royal, j'attendais, le cœur sous la pluie et la pluie dans le cœur. Il pleuvait si fort que j'avais l'impression d'être sous la douche, si ce n'est que les gouttes étaient plus grosses et plus froides, et que l'attente rendait le monde plus triste.

À ce moment-là, j'avais déjà quitté la montagne et cessé de creuser des tranchées à coups de pioche. J'étais redescendu à Oslo, cette ville « que personne ne quitte avant qu'elle lui ait imprimé sa marque » comme l'écrit Knut Hamsun dans un autre de ses livres, *La Faim*.

« C'était en ces années où j'errais, affamé, dans Christiania, cette ville singulière que personne ne quitte avant qu'elle lui ait imprimé sa marque... »

C'est ainsi que débute ce roman. À l'époque, Oslo s'appelait Christiania. Je ne saurais dire quelle marque elle avait imprimée en moi quand j'ai embarqué sur le ferry qui nous a emmenés de la capitale norvégienne jusqu'à Copenhague à l'automne.

Si je dis *nous*, c'est parce qu'alors, l'amour m'accompagnait. J'avais rencontré ma bien-aimée. C'était elle qui m'imprimait sa marque. Peut-être que l'amour, lui aussi, me marquait.



Tant pis si je vais un peu vite en besogne, mais je dois reconnaître que ces souvenirs ne sont pas exempts de mélancolie, voire de nostalgie. Une voix intérieure me dit : tu poursuis sans doute un but bien précis, tu cherches la tonalité pure, la limpidité ou la lumière.

C'est *Pan* qui me fait pencher pour cette hypothèse, ce livre où tout n'est que transparence, même s'il s'achève dans les ténèbres. D'ailleurs, ces événements sont fort anciens et il y a bien longtemps que j'ai écrit ce récit, en tout cas, dans les grandes lignes.

Tout cela me trotte dans la tête depuis si longtemps que j'ai trouvé nombre des détails qui la composent sur des feuilles manuscrites où certains mots sont tellement effacés qu'on peut à peine les déchiffrer. Les histoires s'embarquent souvent pour de longs voyages dont elles reviennent transformées.

Parfois, la vie se résume à *What a Wonderful World*. Louis Armstrong est un soleil. Il souffle dans sa trompette et les rayons vous submergent. J'observe les cafés sur la place, les cheveux des filles se balancent. L'astre du jour scintille dans les verres. Les tasses fument. Quelqu'un joue de la guitare. Vous l'avez compris, je suis jeune, j'ai vingt ans, auxquels il faut ajouter deux, trois, quatre, ou peut-être même cinq ans.

Oui, cela remonte à des années, c'était il y a très longtemps. Pourtant, j'ai l'impression que c'était hier. Le temps me donne toujours de fausses indications, ou peut-être sont-elles fiables. Il se mesure en années et certains moments forment une éternité. En un clin d'œil, on retourne dans le passé et bientôt, tout sera fini.

Qu'est-ce que le temps ? dis-je en secouant la tête face à ma question.

Dans l'univers de *Pan*, la lumière est éternelle.

« Depuis quelque temps, je suis hanté par mon été dans le Helgeland où le jour est sans fin... »

C'est ainsi que débute ce roman. Qu'importe la manière dont Knut Hamsun s'est comporté dans le monde, quel que soit son degré de responsabilité ou sa bêtise, qu'importe son adhésion à une idéologie mortifère, ses livres ont les deux pieds plantés dans l'éternité et refusent de la quitter. C'est mon sentiment chaque fois que je les relis.



Il m'arrive aussi de penser à la forêt, à la forêt norvégienne, *Norwegian Wood*, que les Beatles chantaient sur l'album *Rubber Soul*. Je me rappelle très clairement l'avoir entendu résonner dans notre salon illuminé de la rue Dvergheimar. À l'époque, j'avais onze ans et mon frère Palli était encore sain d'esprit.

Nous sommes en 1965. Cette année voit sortir une foule de disques incroyables comme *Bringing It All Back Home* et *Highway 61 Revisited* de Bob Dylan qui délaisse l'acoustique pour le vacarme de l'électrique. À cette époque, mon copain Gunni est encore de ce monde, tout comme Siggi, un autre camarade, mort vers trente ans, longtemps avant Gunni, décédé alors qu'il venait juste de fêter son cinquantième anniversaire.

Je me rappelle encore le jour où j'ai fait mes adieux

à Gunni, d'abord quand je suis parti en Norvège, à l'été 1978, puis à sa mort, des années plus tard, en 2005. Il y a longtemps que j'ai envie d'écrire leur histoire à tous les deux, mais je n'arrive jamais à m'y atteler. Il faudra pourtant que je le fasse un jour même si ce ne sera pas cette fois-ci.

Ni l'un ni l'autre ne m'ont accompagné en Norvège, c'est Jonni qui est venu avec moi et il est encore bien vivant, d'ailleurs, il a toujours été la joie de vivre incarnée. Il a depuis longtemps renoncé à toutes les conneries, il est pour ainsi dire devenu un saint homme, je me demande s'il n'est pas tout bonnement bouddhiste. Il gravit les montagnes, s'adonne à la peinture et compose de la musique apaisante que certains trouvent géniale et d'autres superficielle.

Je me souviens encore de la soirée où nous avons décidé de partir en Norvège. Nous avions rendez-vous au bar du Théâtre national, qui était à l'époque le lieu incontournable de Reykjavík. Ces endroits changeaient au gré de la mode et c'est évidemment toujours le cas. La jeunesse venait s'y mêler aux artistes reconnus et aux lettrés. C'est là que venaient les intellectuels, mais tout le monde ne peut pas être un génie et ce n'est pas en fréquentant les troquets qu'on risque de le devenir.

Je me souviens qu'adossé à un pilier, j'observais Jonni à distance. Il avait derrière lui le papier peint bordeaux et devant lui un verre. Un verre de rouge. Je me rappelle avoir pensé : Cette faculté qu'il a de créer une atmosphère, d'insuffler la vie à tout ce qui l'entoure et d'attirer l'attention est absolument extraordinaire.

C'était incroyable. Les gens le regardaient et s'attroupaient autour de lui. Certains appelleraient ça le rayonnement, d'autres parleraient d'aura. Peu importe, tous recherchaient sa compagnie. Tous désiraient le connaître.

J'ignore comment il s'y prenait. Ou plutôt non, je le sais parfaitement. Il y a des gens qui sont simplement comme ça. Et d'autres qui doivent au contraire déployer des trésors d'énergie pour attirer l'attention. Les deux valaient pour Jonni. Tout le monde le remarquait et si ses interlocuteurs venaient à se détourner de lui, il se débrouillait pour briller de nouveau.

C'était justement ce qui était en train de se passer. Assis à cette table recouverte d'une nappe devant son verre de rouge, il portait une veste élégante et une cravate incongrue. Je me demande s'il n'avait pas une brosse à dents qui dépassait de sa poche de chemise et une décoration ridicule sur le revers de sa veste, un pin's représentant un enjoliveur ou je ne sais quel symbole. Jonni captivait les gens, il fascinait tout le monde, aussi bien les hommes que les femmes. Toute l'attention se concentrait sur lui.

Ce n'était d'ailleurs pas étonnant. En grande forme, il racontait les aventures qu'il avait vécues en allant de village en village et en travaillant comme marin. « Vous extrayez la crème pendant que nous faisons cuire le gâteau », disait-il aux huiles de la culture et aux étudiants bouche bée qui buvaient ses anecdotes et ses maximes.

La plupart d'entre eux étaient de jeunes diplômés

rêvant de passer directement des bancs de l'université à une chaire de professeur – ce à quoi certains sont d'ailleurs parvenus. Jonni et moi avons le même âge, ces gens-là étaient nos aînés de cinq à dix ans. Barbus, déjà un peu rassis, c'étaient des sédentaires en gilet de laine. Les femmes, au contraire, se découvraient et se révoltaient.

Jonni était un sauvage de génie, un esthète qui avait les pieds dans le poisson, et évidemment, il quittait toujours les lieux en compagnie d'une fille, comme le gitan dans la chanson de Dylan *Went To See The Gipsy* sur l'album *New Morning*. Pour certains, Dylan parle d'Elvis Presley, pour d'autres, de Jimi Hendrix. D'autres encore affirment qu'il s'agit d'un tzigane de sa connaissance. Aujourd'hui, on dirait évidemment un Rom.

Mais avant que Jonni ne s'éclipse au bras de la demoiselle, l'histoire ne précise pas si elle était mariée ou non et ça ne change pas grand-chose puisqu'à l'époque, l'infidélité était à la mode, personne ne possédait personne et tout le monde était tellement libre. En tout cas, avant que Jonni s'en aille, nous avons discuté lui et moi et décidé d'aller passer l'été en Norvège, d'y trouver un travail puis de parcourir le monde, « armés d'une guimbarde, de quelques paroles et d'un stylo », comme il le disait lui-même.



Que m'a-t-il raconté au bar du Théâtre national ? Il était déjà allé en Norvège. Ça m'intéressait. C'est

comme ça que j'ai eu l'idée de partir avec lui, même si l'histoire qu'il racontait était embrouillée, à moins que je n'aie été trop soûl pour en démêler les détails. Il y était question de Rúna et de Federico, de Rome et du fjord de Reydarfjörður. Et aussi de Tangavík, de déchargement et de conditionnement du poisson.

Rúna et Federico sont aujourd'hui décédés, mais je crois me souvenir qu'il parlait d'eux, d'eux et de la Place des Fleurs à Rome.

— Campo dei Fiori, dit-il, en citoyen du monde et grand voyageur.

Quand il parlait de Stína, il parlait en réalité de Christiania, le royaume hippie de Copenhague, quant à la ville elle-même, il l'appelait Köben. Il se sentait partout chez lui. Je l'imaginai titubant, ivre, sur la place pavée. Ce n'est que bien plus tard, quand je suis moi-même allé à Rome, que j'ai réellement assisté à cette scène.

Mais peu importe. Son récit mettait en scène un chalutier voguant dans la nuit. Un bateau du Reydarfjörður qui pratiquait la pêche au filet. La lune se mirait à la surface des flots, les étoiles se précipitaient vers les vagues qui grandissaient jusqu'à devenir montagnes. Le monde grouillait de poissons qu'on rangeait dans des bacs puis qu'on alignait soigneusement dans la cale, aussi belle qu'une cave à vin à Rome. Jonni comparait d'ailleurs le capitaine du bateau à l'abbé d'un monastère inspectant les grands crus.

À Tangavík, on s'y prenait autrement. Là-bas, on déversait la pêche dans une rigole, confiant au seul

hasard le soin de déterminer la manière dont elle s'entasserait dans les bacs. Quand on déchargeait, on jouait des coudes comme au football, on assénait des coups de genou comme à la boxe, on se démenait dans tous les sens pour faire descendre la montagne de poissons dans l'ouverture béante sous les bacs.

Puis les prises étaient hissées sur la plateforme d'un camion qui les emmenait aussitôt à l'usine de conditionnement pour les vomir sur la chaîne à étêter et fileter. Ensuite, les femmes aux doigts experts retiraient les arêtes et les vers puis rangeaient le poisson dans des caisses aux couleurs vives pour le marché américain, ou bien l'entassaient, déformé et bosselé, entièrement congelé, dans des cartons destinés aux Russes.

Voilà pour la saison de pêche. D'un côté le fjord de Reydarfjörður, de l'autre, la bourgade de Tangavík. La guerre froide dans un mouchoir de poche. Venait ensuite cette histoire de Norvège. La saison avait pris fin en mai. Jonni avait quitté le Reydarfjörður à bord d'une déneigeuse qui l'avait emmené jusqu'à Egilsstaðir en passant par Fljótsdalshérað puis il avait atterri à Reykjavík par un noroît glacial sous un soleil radieux.

Où était-il allé ensuite ? Eh bien, il avait travaillé dans la forêt norvégienne. Adossé au pilier, je me disais que j'avais face à moi un sacré débrouillard doublé d'un homme du monde.

— J'ai pris l'avion pour Oslo le 16 mai et j'ai atterri à Fornebu sous un soleil de plomb, reprit-il. J'étais avec Magnús Páll, mon copain des bas-fonds de Reykjavík, ici, nous l'appellerons simplement Maggi le Cinglé.

Ils avaient fait le voyage avec une gamine de Húsavík. Une demoiselle, précisait-il. Elle partait travailler dans un hôtel pour un salaire de misère. Jonni n'a pas mentionné son nom, d'ailleurs, ce n'était en fin de compte qu'une jeune fille qu'ils avaient croisée dans l'avion.

— Cette nuit-là, nous avons fait la fête à Oslo, mais la ville nous a semblé plutôt morne par rapport à l'État libre de Christiania où nous étions devenus experts en stupéfiants l'année précédente. Stína nous appartenait. Le lendemain matin, des dizaines de milliers de Norvégiens marchaient au pas de l'oie dans le centre-ville, accompagnés par des tambours et des fanfares. Les bacheliers ouvraient le cortège à grands renforts de cris, de bière puis de dégueulis plus tard dans la journée. Les plus hauts en couleur étaient les Sames : peu nombreux mais magnifiquement vêtus, ils nous impressionnaient. C'était le 17 mai, la fête nationale norvégienne.

Dans la soirée, Jonni et Maggi prirent un train de nuit. La saison de pêche hivernale dans le Reydarfjörður était maintenant bien loin. Dès le lendemain, les choses prirent cependant une tout autre tournure. Jonni eut brusquement l'impression que l'existence se résumait à une vaste plaisanterie.

— Tout à coup, la pluie des hautes terres m'a semblé familière, je reconnaissais la bruine de nos côtes, on voyait çà et là quelques plaques de neige, l'atmosphère m'était de moins en moins étrangère. J'avais tout bonnement l'impression d'être rentré en Islande.

Jonni avala une gorgée de vin rouge et détailla les visages silencieux de son auditoire avant de continuer.

— Quand nous sommes arrivés à Bodø sous une pluie battante, j'ai compris au fil de mes conversations avec les gens du cru que nous aurions du mal à trouver du travail dans le nord de la Norvège.

Son copain Maggi le Cinglé avait alors rebroussé chemin, refroidi, prêt à replonger à corps perdu dans la délinquance.

— Je l'ai retrouvé à Stína alors que je rentrais en Islande après mon séjour à Rome. Entre-temps, j'avais sacrément roulé ma bosse. Quand je suis arrivé à Harstad, je me suis dit que le trou perdu qu'est le fjord de Súgandafjörður faisait figure de métropole, conclut-il en frappant son verre sur la table.

Les autres trouvèrent ça rudement drôle : comparer le Súgandafjörður à une métropole, il fallait quand même oser !

— J'ai été embauché comme bûcheron, mais je ne me suis pas attardé quand j'ai compris que mon salaire me permettrait à peine de m'offrir une bière. Notre chef d'équipe portait un chapeau de cow-boy. Il jouait de la guitare et chantait du Bellman. Mes collègues étaient fils de propriétaires forestiers, c'étaient des enfants de la terre, de vraies forces de la nature, continua Jonni. Je leur chantais du Richie Havens et du Dylan, ils me trouvaient plutôt doué. On abattait des arbres pour une scierie qui exportait en Angleterre puis on allait au Bar des Vikings, on faisait des bras de fer avec les soldats et on buvait à l'œil. Je leur racontais des histoires de beuveries islandaises. Ils me payaient des verres de gnôle. J'étais ivre-mort avant minuit, eux, ils conti-

nuaient à picoler jusqu'au petit matin. Quand je me réveillais, ils faisaient cuire du saumon qu'ils avaient pêché à mains nues.

J'avais le choix entre deux options : partir travailler dans les mines de charbon du Spitzberg ou m'engager sur un chalutier de Hammerfest. Finalement, j'ai décidé d'aller en stop à Rome pour rendre visite à Rúna et Federico.

— Tu les as vus ? demanda alors une fille assise à sa table.

— Non, ils n'étaient pas chez eux quand je suis passé, répondit-il.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suis tout bêtement rentré en Islande.



Comme je viens de le dire, après avoir discuté avec Jonni au bar du Théâtre national, nous avons décidé de partir ensemble en Norvège. Il m'a promis qu'on passerait du bon temps et qu'on trouverait facilement du boulot. Il avait travaillé à Bergen et dans le nord, mais nous avons l'intention de rester à Oslo. Selon lui, nous n'aurions aucun mal à nous faire embaucher comme maçons.

Après cette conversation, nous nous sommes revus plusieurs fois au Prikid, à l'angle des rues Ingólfsstræti et Bankastræti. Nous prenions place à la grande table au centre du bar où d'imposants miroirs ornaient les murs. Deux femmes nous apportaient du café et

remplissaient nos tasses chaque fois qu'elles étaient vides, elles nous servaient aussi des tartines grillées surmontées d'une tranche de fromage ou des petits pains ronds aux graines de bouleau. Nous aurions également pu nous retrouver au Hressingarskálinn ou au Mokka, deux autres cafés, mais nous préférions le Prikid. Ce bar a toujours le même nom et le décor n'a pas changé, il est encore à la mode. Ou peut-être ne l'est-il plus vraiment. En réalité, je l'ignore.

J'y allais parfois aussi avec Róbert, le docteur en économie, à l'époque où je passais des heures à la Bibliothèque nationale. Róbert avait jadis occupé de hautes fonctions dans l'administration, mais à ce moment-là, ce n'était plus le cas. Certains le trouvaient étrange. Il s'intéressait à ce que je faisais et m'a beaucoup appris, surtout en économie, mais aussi en histoire et en littérature. Il prétendait avoir une fille en Angleterre, il avait écrit un petit livre où il en parlait. Personne ne le croyait. Puis, un jour, la gamine a débarqué en Islande, tout le monde avait oublié ce livre, tout le monde avait oublié à quel point on trouvait son auteur bizarre. En réalité, si Róbert était devenu bizarre, c'est parce que les gens le considéraient comme tel.

Il y avait au Prikid aussi bien des habitués que des hurluberlus et, parmi les clients réguliers figuraient pas mal d'excentriques, comme par exemple Geiri qui, toujours assis sur la même chaise, passait son temps à débiter la météo, ou encore Gummi, le petit homme qui publiait toutes sortes de modes d'emploi et parfois des poèmes et des nouvelles. Gummi venait régulière-

ment à Dvergheimar, la rue où nous habitons étant gosses et quand il était soûl, il sortait son zizi en disant qu'il allait sauter toutes les filles du quartier. Ça nous amusait beaucoup, nous prenions nos lance-pierres et visions sa quéquette.

Mais passons. Jonni cherchait un logement à l'époque où nous fréquentions le Prikid. Il voulait louer une chambre dans une colocation étudiante où il avait repéré une certaine Sæunn qui lui plaisait beaucoup. Le père de cette fille était en poste aux Affaires étrangères, il me semble même qu'il était ambassadeur à Paris. Jonni ignorait où elle irait travailler pendant l'été, peut-être dans un hôtel du sud de la France, sur la Côte d'Azur ou en Espagne. Ça n'avait pas grande importance.

Je ne savais pas trop comment interpréter tout ça, Jonni n'avait toujours pas déménagé, Sæunn était un mirage, un rêve qui ne s'était pas encore réalisé et qui n'était sans doute pas à sa portée. J'ai simplement secoué la tête, faisant la sourde oreille, puis nous avons parlé de notre voyage.

Peut-être que nous irions jusqu'en Inde, peut-être que nous nous contenterions de vagabonder à travers l'Europe, de participer aux vendanges en France, comme je l'avais fait l'année précédente, à moins que nous n'allions en Grèce, dans l'archipel dont parle José Arcadio Buendía dans *Cent ans de solitude*, ces îles à propos desquelles le personnage dit à ses fils, l'index posé sur une carte, qu'on peut passer de l'une à l'autre en sautant à pieds joints. Toutes sortes de gens traînaient

là-bas comme Leonard Cohen ou les gars de Pink Floyd.

— On pourrait leur faire un petit bonjour ! a suggéré Jonni en riant. Ces types-là sont de notre trempe. D'ailleurs, tu ne trouves pas que ton frère Palli a des points communs avec Syd Barrett ?

— Peut-être.

— Je veux dire, ils sont loin d'être idiots bien qu'un peu givrés. D'ailleurs, ce sont généralement les gens les plus intelligents qui perdent la raison. On ne perd pas une chose qu'on n'a pas.

— C'est vrai.

— J'ai croisé ton frère Palli l'autre jour, a continué Jonni. Il dit qu'il va publier un recueil de poèmes.

— Qui sait ? Il peint, il écrit, il joue de la batterie. Il est intelligent, mais pose souvent problème.

— Quant à nous, nous allons faire comme prévu, nous irons travailler en Norvège et ensuite, on verra bien, a-t-il conclu.

J'ai tout de suite perçu ses réserves même si je refusais d'y prêter attention. Je n'imaginai pas qu'il ait seulement envie d'aller retrouver Sæunn dans une jolie ville pour touristes et qu'il n'ait rien d'autre que cette fille en tête.

La dernière fois que nous nous sommes vus au Prikid, j'avais réuni de quoi payer le billet d'avion. J'avais fait un emprunt à mon père qui ne reverrait sans doute jamais son argent, et ma mère avait également tenu à m'aider. À l'époque, elle travaillait à la Boutique des fournitures scolaires qui a ensuite changé de nom pour devenir le Service des manuels d'enseignement.

Jonni n'avait pas un sou devant lui. Il venait de s'installer dans la colocation dont il partageait le loyer avec les autres étudiants. Il disait qu'il viendrait gratuitement en bateau, son père était second à bord d'un des navires dont le nom se terminait en *-foss* ou en *-bakki*, je ne me rappelle plus exactement. En tout cas, cela signifiait qu'il mettrait plus longtemps que moi à gagner la Norvège.

— Tu n'auras qu'à visiter Oslo en m'attendant, m'a-t-il dit en me donnant l'adresse où j'étais censé le retrouver : Storgata 55, Yrkeskolens Hybelhus.

C'est là qu'habitait Bjarni, en plein centre-ville. Je lui avais écrit une lettre. Il pouvait m'héberger quelques jours.

Je savais que Jonni connaissait tous les rouages du système et que nous allions mener notre projet à bien : et le moins qu'on puisse dire, c'est que nous l'avons fait.

II

*quelque part derrière ces arbres
et ces autres arbres
derrière ces infinis rideaux d'arbres
autour desquels nous marchons
l'amour importe*

*c'est parce que l'amour importe
qu'il y a ces arbres et ces autres arbres
c'est parce qu'il y a
cette infinité d'arbres
autour desquels nous cheminons*

*il y a l'image de ces arbres
autour desquels nous décrivons cercle après cercle
et c'est là que se trouve l'amour
invisible
caché par cette immense forêt*

Ce fragment de poème me revient parfois en mémoire. Il est extrait du recueil *Output* de Hans-

Jørgen Nielsen. Sa lecture me fait autant voyager que *Pan*.

Output. Je ne connaissais pas encore ce livre pendant mon séjour dans les montagnes, bercé par les oiseaux de la forêt alors que l'amour était partout. Je l'ai découvert quelques années plus tard et j'ai rencontré son auteur, Hans-Jørgen Nielsen, mort prématurément dans de tristes conditions.

Je le revois clairement. Il me fait penser à la fois à un petit garçon aux cheveux courts qui rentre de son entraînement de foot et à un philosophe trop tôt englouti par les ténèbres. C'est sans doute l'amour qui m'envoie ce fragment de poème, à moins que ce ne soit la forêt ou la montagne peut-être.

Je vous dois des excuses. Les pensées se bousculent dans ma tête et je rapporte toutes sortes d'anecdotes surprenantes. Les souvenirs m'envahissent sans se soucier d'aucune chronologie.

Si je vous raconte tout ça, c'est autant pour m'apaiser que pour m'amuser, ce que font souvent les écrivains vieillissants qui essaient de regarder le monde et la vie comme s'ils embrassaient le réel depuis le sommet d'une montagne.

Mais je ne m'amuse pas toujours, c'est comme ça, et dès que j'entreprends mon récit, je me perds dans une forêt d'illusions. C'est inévitable. Sinon, cela signifierait que la vie n'appelle aucun commentaire et que certaines choses n'existent qu'au moment où elles se produisent.

Je m'apprête à citer une anecdote qui m'est arrivée et, aussitôt, je me retrouve à parler d'autre chose. C'est comme ça que je m'y prends pour raconter les histoires. Je connais ma destination, mais j'ai du mal à retrouver la route.

Aucune joie n'est dénuée de mélancolie. La douleur n'est jamais bien loin sous la surface. Voilà pourquoi j'ai tant attendu pour raconter l'histoire de Gunni et de Siggi même si nous nous sommes beaucoup amusés. Nous nous amusions parce que nous étions jeunes et que nous nous découvriions.

Nous rêvions, nous faisons nos expériences, c'était l'époque où on envoyait des fusées dans l'espace et nos esprits étaient en pleine expansion comme tout ce qui naît puis se développe.



Et puis non. Tout cela est arrivé il y a si longtemps. C'est une autre histoire. Exactement comme le poème extrait d'*Output*. J'y reviendrai plus tard. Ça aussi, c'est une autre histoire, même si parfois une autre histoire se résume à la même histoire.

Je m'apprête à partir en Norvège et voici que la jeunesse pointe son nez : Gunni et Siggi frappent à ma porte. Ils veulent entrer dans mon récit, mais je ne suis pas certain qu'ils y parviennent.

Je vais pourtant commencer par dire au revoir à Gunni. Je suis devant le bâtiment principal de l'université d'Islande par une belle journée de mai.

L'intérieur est plein de couloirs qui résonnent et le sol, lisse comme un miroir, boit la lumière. La grande porte donne sur le vestiaire et l'entrée de la bibliothèque.

Le premier étage est occupé par des salles de cours dont les portes bleues s'ouvrent et se ferment. Défilent alors étudiants en commerce, en littérature ou en théologie, futurs pasteurs, certains naturels, d'autres prétentieux. Il y a là des écrivains inscrits en littérature, de futurs enseignants, journalistes, éditeurs, percepteurs et hommes d'affaires.

Le ciel est d'un bleu limpide et le soleil jaune vif, les chants d'oiseaux emplissent l'air. C'est à croire que cette journée a été composée par Tómas Gudmundsson lui-même, à moins que ce ne soit un jour comme celui-ci qui ait façonné le poète de Reykjavík. N'est-ce pas lui qui a introduit l'amour en poésie, ce sentiment qui a ensuite plané au-dessus de la ville, dans les poèmes et les chansons de variété? Tout le monde ne croit pas à ce genre d'amour aujourd'hui.

Je regarde la ville, le quartier de Thingholt, les grands arbres au feuillage bien vert et les respectables maisons de la rue Sóleyjargata qui semblent tellement austères et presque inquiétantes en hiver.

Il paraît qu'à la mauvaise saison, des fantômes sans tête arpentent les espaces verts et se retrouvent à Hljómskálagardurinn, le Parc du kiosque à musique. On voit parfois des femmes bien nées sortir dans la neige en robe de chambre pour parler avec les oiseaux au clair de lune quand elles ne discutent pas avec l'astre de la nuit lui-même.

Les marins ne sont donc pas les seuls à parler à la lune comme dans *Amsterdam* de Jacques Brel, les bonnes bourgeoises de Reykjavík le font aussi. J'avais rencontré une femme de ce genre à l'hôpital deux ans plus tôt quand ma jambe avait enflé à cause d'une infection. C'est elle qui m'a raconté cette histoire de fantômes sans tête.

Elle m'a trouvé bizarre parce que je lui ai déclamé un poème de Stefán Hördur Grímsson ou plutôt ces deux vers : *Atlantique azuré, goutte de sueur amère, née des convulsions de la terre.*

— On devrait vous interner à Kleppur, m'a-t-elle lancé.

— Non, mon frère y est déjà et ça suffit comme ça.

Je longe le sentier dallé en passant entre les haies qui forment comme un tunnel, je traverse le boulevard de Hringbraut et je descends vers le Parc du kiosque à musique. Au lieu de suivre les allées, je coupe par les herbes folles entre les arbres. Un couple d'âge mûr a étendu une couverture pour faire un pique-nique. Le mari dit une plaisanterie à sa femme. Ils éclatent de rire. Des canotons nagent sur l'étang de Tjörninn, un cygne se mire à la surface.

J'emplis mes poumons de cette quiétude. Les journées comme celle-là, la ville ressemble à une jeune fille légèrement vêtue, elle est un coursier filant sur son vélo, un oiseau qui siffle sa chanson. Nous sommes en 1978. Les Strangers viennent de donner un concert à Laugardalshöll. À l'issue des élections municipales, ceux qui ont dirigé la ville pendant des décennies ont

perdu le pouvoir.

Je sors d'un oral de littérature anglaise et allemande du xx^e siècle. J'ai tiré au sort deux sujets. A) La position de Joseph Conrad sur le colonialisme dans *Au cœur des ténèbres*. B) *Mort à Venise* de Thomas Mann : la symbolique de l'œuvre. Je ne pouvais pas mieux tomber.

Il y a cette ivresse dans l'air. Comme quand on est amoureux. L'hiver précédent, j'ai rencontré une fille qui se noue les cheveux en une épaisse natte. Je l'ai connue à la salle de lecture d'Árnagardur où nous étudions tard le soir. Puis nous avons engagé la conversation. Je n'avais jamais vu une telle beauté et je m'en suis immédiatement épris.

Rósa étudiait la botanique et la philosophie. Elle prétendait m'aimer, mais elle était timide et renfermée. Elle avait cette beauté triste et lointaine capable de faire perdre la tête aux hommes. Le soir, elle restait dans sa chambre à Gamli Gardur, la résidence universitaire, et elle tricotait à la flamme vacillante d'une bougie en faisant brûler des bâtonnets d'encens. Elle fumait la pipe et lisait des ouvrages sur l'ésotérisme et la nature, puis brusquement, elle a disparu.

Elle n'a pas voulu de moi. Elle ne croyait pas en mon avenir. Je commençais juste à écrire et le monde m'apparaissait tout en phrases grandioses. J'étais un rêveur. Elle en a eu assez. Elle a préféré épouser un avocat dont elle a plus tard divorcé. Je ne sais pas où elle est aujourd'hui. Peut-être que ça ne me regarde pas. Mais peut-être devrais-je me renseigner.



Elle s'est peut-être remariée à un charpentier, inspirée par la formule de Bob Dylan – *Some are mathematicians. Some are carpenters' wives* – sur l'album *Blood on the Tracks* en 1974. Les gens deviennent nécessairement quelque chose et il faut bien qu'ils s'occupent.

C'est là-dessus que Dylan médite dans ce disque. Il faut bien que chacun aille quelque part même si on ignore d'où il vient. Certes, je savais que Rósa venait de Selfoss, mais j'étais triste et dépité quand elle m'a quitté, persuadé que jamais je ne trouverais la femme de ma vie.

Plus tard, quand Dylan a repris *Tangled Up In Blue*, le titre auquel je fais référence, il a changé les noms de métiers. Les mathématiciens sont devenus électriciens, voire braqueurs de banques. Il a aussi modifié les noms des épouses et des charpentiers.

J'étais certain que Rósa était la femme de ma vie. Manifestement, je me trompais. Quand elle a épousé cet avocat, j'ai pensé qu'elle choisissait la sécurité. J'étais une page blanche et l'homme de loi avait un bon salaire. Aujourd'hui, tout ça m'apparaît sous un autre jour.

J'étais convaincu qu'elle ne croyait ni en moi ni en mes grandioses châteaux en Espagne puis, plus tard, j'ai compris que ce n'était pas forcément le cas. Je m'étais fait des films. Elle n'était simplement pas amoureuse, contrairement à moi.

Certains disent qu'on n'a jamais le choix. Je pourrais sans doute le résumer ainsi : J'étais gentil avec les filles

qui me maltraitaient et je maltraçais celles qui étaient gentilles avec moi. Je courais, constamment en quête d'une chose que je n'obtenais pas, sauf avec Rósa qui, en fin de compte, n'a pas voulu de moi.

L'amour est tragique s'il n'est pas réciproque. Vous attendez qu'il naisse chez l'autre et ça ne vient pas. Vous frappez à sa porte et il n'est pas là. Vous lui téléphonez et il ne répond pas.

Parfois, vous vous lamentez sur votre sort, parfois, vous vous en réjouissez : pourquoi en irait-il autrement ? En ce qui me concerne, j'étais tout entier plongé dans la tristesse, dans les dilatations de mon âme, dans toutes sortes d'images engendrées par les tonalités mélancoliques et mornes des rues, je me dissolvais dans la peine et le néant. J'avais tout le chaos du monde dans la tête.

Je voulais changer le monde, mais il n'était pas d'accord. J'obtenais toujours les mêmes réponses. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais tout à coup, je me suis mis à écrire des poèmes. Rósa y était évidemment pour quelque chose, de même que toutes les jeunes filles que j'avais connues, celles que j'avais fréquentées et les autres. Mais j'écrivais déjà avant de la rencontrer.

Cela dit, tout événement a ses conséquences, et une nuit j'ai eu l'impression que mon âme entraînait en éruption. Je suis devenu poète même si j'ignorais ce que ça signifiait. Je ne le sais toujours pas, la poésie, c'est une pièce dans laquelle on pénètre, et d'où on ne ressort jamais.

C'est un verger qui s'accroche à la lune tandis que flottent dans l'aquarium du ciel des étoiles aussi bleues

que des yeux qui évidemment ne voient rien d'autre qu'eux-mêmes et notre drôle de planète. J'entends encore le saxophone de la nuit, je vois les loups défilier dans la ville, je vois ces solitaires habitant les ténèbres.

Je noircissais des cahiers entiers avec ces pensées, des pages et des pages dont j'ai ensuite jeté la majeure partie, n'en épargnant que quelques-unes. J'y avais consigné les méditations de mon âme et les débordements des sentiments, ce qui était à l'époque toute ma façon de penser. Plus tard, ma manière de voir a évolué tout en conservant le même fond. C'est là que se trouvait l'étincelle, la flamme.

J'avais décidé d'écrire cinq cents poèmes avant d'en publier un. Je n'allais plus en cours, je m'enfermais. Si mon père et ma mère ont craint que je ne devienne bizarre comme mon frère Palli, je ne m'en suis pas rendu compte. Mais je dois avouer qu'il m'est arrivé d'avoir peur.

Quand Palli a été interné à Kleppur, j'ai passé beaucoup de temps dans sa chambre. Assis sur son lit, je regardais les tableaux qu'il avait peints, j'écoutais ses disques et je lisais de la poésie. Il m'arrivait aussi de m'installer à son bureau pour écrire. Je me sentais parfois aussi fébrile que si j'écrivais les dernières paroles du monde.

Que nous dit donc Knut Hamsun dans *La Faim* ?
« Je le savais, je savais que cet accès d'inspiration dont j'étais la proie et que je venais juste de coucher sur le papier était l'œuvre du Seigneur sur mon âme, sa réponse à mon cri d'angoisse de la veille. C'est Dieu !

C'est Dieu lui-même ! m'écriai-je, pleurant d'admiration devant mes propres mots. »

Je me réveillais en sursaut au milieu de la nuit pour griffonner quelques lignes. Je me rappelais le jour où Palli s'était précipité hors de cette chambre, halluciné, avant de disparaître dans la nuit. Je me souviens combien nous avons tous peur, moi, mon frère Rabbi, ma sœur Svana, et aussi mon père et ma mère. Plus tôt ce soir-là, ou peut-être la veille, il s'était rasé la tête.

Puis nous avons reçu un appel de la police. On avait retrouvé Palli, il était au commissariat. On l'a transféré à l'hôpital, à l'asile psychiatrique de Kleppur. Je me suis peut-être dit que je finirais comme lui qui, brusquement, n'avait plus aucun avenir. Il était puni, on l'avait mis au coin, au ban de l'éternité et du monde.

Peut-être trouverait-il un travail qui ne lui plairait pas et qu'il serait incapable d'effectuer. Il était déconnecté de lui-même et de la société. Un jour, assommé par les médicaments, il est descendu sur le port pour charger des sacs d'une lourdeur de plomb sur un navire, puis il a traîné en ville vêtu de son anorak à capuche. Il a croisé ses anciens camarades d'école. Ces derniers ont souri, certains l'ont même toisé en riant, comme s'ils avaient face à eux un homme venu d'une planète lointaine.



Mais pardonnez-moi ! Je m'éloigne à nouveau de mon propos en me perdant dans des considérations qui

n'ont rien à voir. Je m'apprêtais à prendre congé de Gunni. C'est un bon début pour ce voyage. Voilà pourquoi je marche vers le centre de Reykjavík avec, face à moi, le vert bleuté du mont Esja et la limpidité du ciel, ce gigantesque couvre-chef : le chapeau de Dieu.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je me retrouve face à l'horloge de la place Lækjartorg puis dans la rue Austurstræti. En passant devant le café Hressingarskálinn, j'entends une voix crier mon nom.

— Halli ! Halli !

J'inspecte les alentours sans repérer aucun visage familier. Tout le monde me surnomme Halli, ou plutôt, me surnommait. Mon vrai nom, c'est Haraldur Markús Ólafsson. Aujourd'hui, on m'appelle le plus souvent Haraldur M., Haraldur Markús ou même Markús Árelíus, Marc Aurèle.

Mais on m'apostrophe, n'est-ce pas ? À moins qu'on ne s'adresse à quelqu'un d'autre.

J'entends à nouveau Halli ! Halli ! résonner entre les bâtiments. Cette voix rauque, marquée par la vie, n'est pas celle d'un étudiant ni celle, nasillarde, du crieur de journaux posté au coin de la rue. Elle ne m'est cependant pas inconnue. Sur le banc gris clair au pied du mur anthracite de la banque Útvegsbanki, j'aperçois un homme aux cheveux blond cendré et clairsemés qui porte des lunettes de soleil. Il a les joues creusées et le visage secoué de tics.

— Halli, tu ne souviens pas de moi ? lance-t-il.

C'est Gunni. Sa voix est alcoolisée, mais calme et intelligible : quelques heures de sommeil après sa

beuverie nocturne, une ou deux pilules et un verre d'alcool fort pour se remettre d'aplomb. Voilà sa recette. C'est comme ça qu'il vit quand il n'est pas en mer et, depuis un moment, il passe bien plus de temps à terre qu'à la surface des flots.

Suis-je au cœur des ténèbres de Conrad ou dans les salons feutrés de Thomas Mann ? Il me faut quelques instants pour en avoir le cœur net. Enfin, j'atterris sur la planète de mon passé. Les rayons de soleil prennent les couleurs mornes des neiges fondues d'autrefois quand il me dit :

— Halli ? Tu ne me reconnais pas ? C'est moi, Gunni, ton vieux copain !

Je hoche la tête, je souris et je le salue.

— Alors, quoi de neuf, Halli, tout baigne ?

— Oui, oui, dis-je.

Je suis assez stressé bien que j'aie tout mon temps. Je mesure la profondeur du fossé que les années ont creusé entre moi et ce vieux copain. Devenu clochard, il a envie de discuter de notre enfance et d'événements sans importance. C'était en tout cas ce que je pensais à l'époque, mais plus maintenant.

J'aimerais tant pouvoir recréer cet univers et son atmosphère, ressusciter ce passé, mais Gunni a bu et ses propos sont embrouillés. À l'époque, c'était à la mode d'écrire de cette manière : on faisait raconter les histoires par un narrateur ivre et toqué.

— Tu te souviens du nom de cet acteur que nous aimions tant ? demande-t-il.

— Hein ?

Je fouille dans ma mémoire : Marlon Brando, Sean Connery, Paul Newman, mais Gunni fait non de la tête et mon esprit hausse les épaules.

— Mais si, souviens-toi. Bessi ! Putain, il était génial !

— Ah oui, Bessi Bjarnason, dis-je en riant.

Je suis sincèrement d'accord avec Gunni. Cet acteur était excellent. Pendant mes études de littérature, nous avons écouté à la radio *Le Gardien* de Harold Pinter et *En attendant Godot* de Samuel Beckett. Bessi jouait dans ces pièces et, en effet, il était génial. Cela dit, il était surtout connu pour les rôles qu'il avait interprétés dans des programmes destinés aux enfants.

Bien sûr, il était également doué dans ce domaine, mais là, je ne pensais pas aux pièces pour enfants. Je sortais de mon oral de littérature. Je pensais à tous ces grands écrivains sans imaginer qu'ils aient également pu écrire des contes et des textes pour les mêmes.

— Hé, tu te rappelles quand il venait livrer la réglisse à la petite boutique du quartier ?

— Ah oui, c'est vrai, il travaillait dans une fabrique de bonbons, dis-je.

— Oui, *La réglisse noir-corbeau*, précise Gunni. Et nous l'appelions Jonatan ou Mikki le renard parce qu'il jouait dans *Le Village de Cardamome* et *Souris-saute et les animaux de la forêt de Hakkebakke* de Thorbjørn Egner. Ce qu'on a pu s'amuser à l'époque.

Puis il se lève de son banc, vacillant, et baisse le ton.

— Au fait, tu ne pourrais pas me rendre un petit service et me dépanner de deux mille couronnes ? Tu sais que je te les rendrais. Je paie toujours mes dettes.

Je peux me permettre de le tirer d’embarras. J’ai assez d’argent pour régler mon voyage et même un peu plus. J’ai vendu mon premier poème au *Cahier littéraire* du journal *Morgunbladid*, exactement comme le héros de *La Faim* bien que, pour ma part, je ne sois pas dans le besoin. Au contraire. Je ne suis pas non plus aux abois. Je m’apprête à prendre un billet d’avion pour Oslo et Gunni manque d’argent pour s’acheter des cigarettes et de l’alcool à brûler.

— Au fait, quelles nouvelles de ton frère Palli ? C’était tellement sympa quand il nous faisait écouter de la musique, tu te souviens ? demande-t-il pendant que je fouille dans mes poches.

— Oui, oui, tout va bien, dis-je, n’ayant pas le courage de lui expliquer combien Palli est malheureux ni de lui parler de sa maladie.

Je suis sûr que Gunni se montrerait compréhensif et respectueux, mais je n’ai pas envie de lui raconter tout ça étant donné son état.

Nous nous sommes dit au revoir quelques instants plus tard. J’ai fait un saut rue Lækjargata et je suis entré dans l’agence d’Icelandair. En ressortant, j’ai à nouveau croisé mon vieux copain. J’avais mon billet pour Oslo à la main. Au verso, on voyait des filles sublimes en pull islandais et on imaginait sans peine qu’elles ne portaient pas grand-chose en dessous. Ces billets d’avion ou plus exactement cette photo était source de polémique. Les gens passaient leur temps à se chamailler sur les femmes et l’image qu’on en donnait, d’ailleurs, ça n’a guère changé depuis.

Gunni avait acheté des cigarettes et de l'alcool à brûler. Il s'est approché, m'a remercié et m'a serré dans ses bras en me faisant un énorme bisou sur la joue.

Il sentait l'alcool à plein nez.

— Nous étions amis et nous le sommes toujours, m'a-t-il dit.

J'ai hoché la tête.

— Tu te souviens ?

Il a remonté sa manche pour me montrer sa cicatrice au poignet. Mon frère avait la même, moi pas.

— Tu n'as pas osé, mais ça ne nous a pas empêchés d'être amis. Nous le sommes encore et nous le serons toujours.

Gunni parlait du jour où il avait décidé que lui, Siggi et moi deviendrions frères de sang. Je n'ai pas osé m'entailler le poignet, je ne trouvais pas la veine. J'ai eu la trouille.

— Oui, ai-je répondu en me grattant la tête, rouge comme une pivoine. Bien sûr que nous sommes amis.

Ce type d'aveu m'embarrasse et, pour être tout à fait franc, je n'avais pas pensé à cet événement depuis des années. Ensuite, je ne l'ai plus jamais oublié.

— Mais au fait, est-ce qu'il t'arrive de croiser Siggi, tu te souviens, notre copain Siggi ? ai-je demandé.

— Non.

— Tu sais ce qu'il fait ?

— Je crois qu'il creuse des trous.

— Avec une pelleteuse ?

— Non, je veux dire, au cimetière.

— Ah bon ?! me suis-je exclamé.

— Il aide son prochain à atteindre le fond des choses.

Je reconnus bien là chez Gunni le légendaire humour noir que ses années en mer avaient aiguisé. Peut-être que le tord-boyaux qu'il venait d'ingurgiter y était également pour quelque chose. Ce que l'école m'avait enseigné, il l'avait appris à bord des chalutiers et dans les villes portuaires, baignant dans la musique, la fumée du tabac et les vapeurs d'alcool.



Gunni et Siggi faisaient partie de mon univers quand j'habitais rue Dvergheimar. Gunni et moi, nous allions à l'école de Holtaskóli où Siggi est arrivé un beau jour, et où il s'est aussitôt fait remarquer. Il était un peu notre chef de bande et nous faisait faire les quatre cents coups. Il nous emmenait en ville et nous demandait de voler des cigarettes.

— Vous avez assuré à fond, nous a-t-il félicité un jour que nous lui rapportions un paquet de Winston, mais la prochaine fois, arrangez-vous pour piquer aussi une boîte d'allumettes.

Siggi portait une casquette. Insolent et casse-cou, c'était le seul d'entre nous à fumer sans se planquer dans un fossé ou un recoin, et il n'hésitait pas à la ramener. Il représentait tout ce que nous n'osions pas être alors que nous en mourions d'envie. Mais il se comportait parfois en vrai salaud.

Un jour, il s'en est pris à moi. Il m'a frappé à coups

de pied et m'a écrasé son poing sur la figure parce que je l'avais taquiné en disant qu'il était amoureux d'une fille ou en parlant d'une chose qu'il n'avait pas envie d'entendre. C'est une longue histoire. Toujours est-il que je n'ai jamais compris pourquoi il n'a pas été capable de se faire une place dans la vie ni les raisons de son suicide à un peu plus de trente ans.

J'ignore si je serai un jour en mesure d'évoquer ces histoires ou si je laisserai cet abîme de questions en suspens. Seul l'avenir le dira. En tout cas, à quinze ans, j'ai déménagé à Breidholt, quartier alors en construction qui s'est aussitôt attiré une mauvaise réputation, mais que tous considèrent aujourd'hui rétrospectivement comme un creuset culturel.

Notre famille était parmi les premières à s'installer là-bas. Il n'y avait qu'une ampoule qui fonctionnait quand, avec mon frère Palli et notre père, nous sommes allés ôter les clous des planches et les fils dépassant des murs. Nous habitions tout en bas du quartier, dans une maison conçue pour que Palli puisse jouer de la batterie. À Dvergheimar, les voisins n'arrêtaient pas de se plaindre, une des femmes de l'immeuble passait son temps à appeler la police, ce qui ne laissait aucun répit à notre mère.

Je n'avais pas spécialement envie de déménager. J'ai poursuivi ma scolarité à Holtaskóli. D'ailleurs, il n'existait à l'époque aucun collège à Breidholt, mais il y avait une école primaire où Rabbi et Svana, mon frère et ma sœur cadets, sont allés. Palli devenait de plus en plus bizarre même si, désormais, il pouvait jouer de la

batterie dans le sous-sol de la maison qui était encore loin d'être terminée. Il avait quitté le lycée et nous faisait vivre un enfer. Nous étions désespérés.

Je me rappelle le jour où il est rentré de l'hôpital, tellement assommé par les médicaments qu'on pouvait à peine lui arracher un mot. Nous n'avions plus aucune raison d'avoir peur de lui. Il était allongé sur le canapé comme un animal sauvage anesthésié.

Mes deux copains ont quitté l'école. C'est comme ça que j'ai perdu le contact avec eux. Gunni est parti en mer, Siggi a fait toutes sortes de choses, des petits boulots en atelier, il a commis des vols et abusé de l'alcool. Mon père l'a ramassé un jour à bord de son taxi, il était parti de l'hôpital alors qu'il souffrait d'un ulcère à l'estomac. Il ne voulait pas que les infirmières voient son slip sale, enfin, c'est ce qu'il a dit.

Je devrais peut-être vous expliquer où Gunni voulait en venir en évoquant l'épisode des frères de sang. Mais dans ce cas, il faut d'abord que je vous parle du jour où Eyvindur Jónsson, le directeur de notre école, est venu dans la salle de classe en disant à Siggi qu'il pouvait rentrer chez lui. Puis il nous a annoncé que le père de notre camarade était mort et nous a tenu tout un discours.

Je me rappelle encore l'atmosphère, on aurait pu entendre une mouche voler jusqu'au moment où Sóley, la fille assise à l'avant-dernier rang, la fille aux cheveux bouclés, s'est mise à pleurer à chaudes larmes parce qu'elle aussi, elle avait perdu son père.

On nous a alors laissés sortir. Nous avons longé l'en-

filade de maisons jumelles et traversé le terrain de foot avec Gunni. J'avais la gorge serrée. Je me souviens que Gunni jouait les durs. Il ne supportait pas cette sensibilité parce qu'il savait que le père de Siggi posait problème quand il rentrait soûl dans leur immeuble, il frappait tout ce qui se trouvait sur son passage. Quand nous avons revu Siggi, il a voulu qu'on descende sur le rivage pour devenir frères de sang, mais je n'ai pas eu le courage de m'entailler les veines.

Enfin, passons. Il y avait toujours cette angoisse qui flottait dans l'air. Je rentrais à la maison. À mon retour, mon frère Palli était à nouveau malade. Non, c'était le contraire. Quand je rentrais, il n'était plus malade. On ne savait jamais à quoi s'attendre. Nous vivions dans une peur permanente.

J'allais partir à l'étranger, en Norvège. Cinq ans s'étaient écoulés entre son premier séjour à Kleppur et l'instant où j'avais mon billet d'avion en poche. Il y avait des périodes de rémission, puis il sombrait à nouveau.

Il remontait la pente, gardait la forme, puis dépassait les bornes. Radicalement. Je m'inquiétais constamment. Je ne savais jamais ce que je trouverais en rentrant chez moi. J'étais pourtant un adolescent, et donc plus à même de comprendre que Rabbi et Svana.

Rabbi s'est refermé sur lui-même, il faisait au feutre de beaux dessins qui semblaient sortis d'un cauchemar. Svana n'osait jamais inviter à la maison ses copines issues de familles sans problèmes. Elle craignait qu'elles se détournent d'elle.

J'étais plus âgé. Mes amis n'avaient qu'à accepter mon frère tel qu'il était, c'est ce qu'ils firent pour la plupart. Siggi, quant à lui, s'est fait plus d'amis après sa mort que de son vivant. C'est souvent comme ça pour ceux qui sont condamnés à rester dans le froid, à l'écart des autres. On les laisse entrer dans la chaleur quand ils sont déjà partis.

C'était régulièrement le cirque. La police est intervenue plus d'une fois. Je me demande aujourd'hui si ce n'est pas cette maladie qui m'a poussé à fuir le foyer familial. Je me réfugiais dans les bibliothèques pour lire et étudier. Quand je rentrais à la maison, je connaissais l'état d'esprit de ses occupants avant même de pousser la porte.

Devais-je partir en laissant ma famille se débattre seule avec mon frère et sa maladie ? J'ignore si c'est ce que je pensais à l'époque, si j'y étais forcé ou si c'est ce que je pense aujourd'hui, avec le recul. Mon père et ma mère m'ont toujours soutenu. Bien sûr, ils m'ont conseillé de prendre soin de moi quand je parcourrais le vaste monde, mais ils ont parfaitement compris ce que je faisais et ce que je voulais. Fuir. Je voulais fuir.